

Godard au présent

Jacques Kermabon

Number 152, June–July 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65041ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kermabon, J. (2011). Godard au présent. *24 images*, (152), 47–47.

GODARD AU PRÉSENT

par Jacques Kermabon



Soigne ta droite (1987)

W *week-end* : le travelling le plus long de l'histoire du cinéma est toujours aussi spectaculaire et l'odyssée de ce couple de Français moyens (Mireille Darc et Jean Yanne) apparaît plus truculente encore dans ce mélange de farce aux accents brechtiens – les acteurs disent explicitement jouer dans un film – et de bouffées de réalisme trivial, comme le comportement des automobilistes.

Le spectaculaire décor ouvert de *Tout va bien*, inspiré de *The Ladies's Man* (Jerry Lewis), n'est finalement pas si présent; d'autres moments s'imposent et finit par être touchante la bonne volonté de Jane Fonda et d'Yves Montand. Il a fallu nous y reprendre à deux fois pour retrouver un peu de l'émotion provoquée lors de sa sortie par le ton de confiance crépusculaire de *JLG-JLG, autoportrait de décembre*, là où figure le fameux schéma que Godard fait mine de trouver sous nos yeux « il y a la culture qui est de la règle [...] il y a l'exception qui est de l'art ».

Sauve qui peut (la vie) est encore plus beau que notre souvenir : les ralentis, les arrêts sur image; les moments où la caméra s'attarde sur les visages de Nathalie Baye ou d'Isabelle Huppert, silencieuses, entre l'absence et l'écoute; la voix de Marguerite Duras; le final, quand la musique de fosse plusieurs fois entendue (extraite de *La Gioconda* de Ponchielli), par la grâce d'un panoramique, se révèle interprétée en direct par un orchestre inscrit dans l'espace de la fiction.

IL FUT UN TEMPS OÙ CHAQUE FILM DE GODARD CRÉAIT L'ÉVÉNEMENT. Quand un jeune cinéphile digne de ce nom n'avait pas eu la chance d'en voir un lors de sa sortie, il guettait ressorties et rétrospectives pour compléter sa connaissance. Et puis, au fil du temps, le rayonnement de ce cinéma s'est estompé derrière la stature de Commandeur que l'ermite de Rolle a construite sans le vouloir vraiment, mais sans pour autant faire grand-chose pour s'en défaire. Lui-même n'a de cesse de répéter que, si ses apparitions font toujours salle comble, ses films ne font plus recette. Revoir et réentendre les réalisations de cet artiste majeur se révèle pourtant à jamais indispensable. En attendant une édition française des productions Dziga Vertov – uniquement disponible en Espagne, avis aux impatientes –, un coffret Gaumont, dans un désordre d'œuvres pré- et post-maoïstes, permet d'évaluer l'impact de son influence et de comprendre ce qui s'est perdu tout en confrontant cette nouvelle vision à nos souvenirs de ces passions lointaines.

Discontinuité affirmée oblige, peu d'œuvres de Godard captivent de bout en bout. Le plaisir qu'on y prend est d'abord partiel, parcellaire, voire recomposé à chaque re-vision, tant le mouvement qui nous y emporte est fréquemment interrompu, bifurque en ramifications imprévues, en fulgurances, selon une forme éclatée en définitive plus fidèle à la perpétuelle et irrésistible émergence de notre présent. Le présent n'est pas écrit, il surgit. Il est ainsi très rare qu'un Godard donne l'impression d'exécuter un programme – scénario ou idée, ces deux béquilles auxquelles se retiennent trop de productions contemporaines indifférenciées. Son cinéma est vivant, toujours au travail, au présent, celui du tournage puis celui du montage, au cœur de la matière-cinéma. Et comme Godard n'a pas beaucoup d'imagination, il emprunte, détourne, accole, associe. Il compose¹.

Véritable malle aux trésors, ce coffret fourmille de courts métrages (*Letter to Jane*, une rencontre avec Woody Allen, etc.), de « scénarios » (ceux de *Sauve qui peut (la vie)* et de *Je vous salue Marie*), de témoignages aussi précis que chaleureux (Jean-Claude Carrière, Myriam Roussel, Pierre Rissient...) et inclut un long entretien que Godard ouvre en mimant un clap par un malicieux « Guantánamo prise 1. ». Il s'y révèle pourtant détendu, patient,

prolix, portant un regard sans indulgence sur son travail : *Une femme mariée*, « pas franc du collier »; « Quand j'ai vu *Le désert rouge*, j'ai compris que je n'étais qu'un bon élève ». Il rappelle le slogan de *Tout va bien*, « un grand film décevant » et qualifie *Bande à part* de « petit film décevant ». Pédagogue, il revient sur certaines de ses convictions, affirme une nouvelle fois que « le dire ce n'est pas de la parole », annonce son prochain film, *Adieu au langage*, et insiste, « la parole et l'image ensemble forment un langage. Cette parole ne peut être dite. » Y a-t-il des choses à comprendre de ses films? « Non. Peut-être à suivre, à entreprendre, à prendre avec pour faire autre chose. » Car Godard sait aussi la saveur des mots. 📺

Coffret Jean-Luc Godard, 10 DVD (inclus deux heures d'entretien inédit) : *Bande à part* / *Une femme mariée* / *Week-end* / *Tout va bien* / *Sauve qui peut (la vie)* / *Je vous salue Marie* / *Soigne ta droite* / *For Ever Mozart* / *JLG-JLG*, Gaumont, zone 2.

1. « Composé par Jean-Luc Godard » est-il écrit au générique de *Sauve qui peut (la vie)*, formule un rien précieuse, superflète qui laissera place, pour les films suivants, à une dissolution progressive du nom de Godard.

